

**Irréversible**  
**Mise en perspective**  
*Irréversible*, France, 2002, 95 minutes

Dominique Pellerin

Number 221, September–October 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48481ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pellerin, D. (2002). Review of [Irréversible : mise en perspective / *Irréversible*, France, 2002, 95 minutes]. *Séquences*, (221), 46–46.



La frontière entre le réel et la représentation

## IRRÉVERSIBLE

### Mise en perspective

Savamment orchestrée avant même la sortie du film, la polémique autour du second long métrage de Gaspar Noé aura tôt fait de cantonner **Irréversible** au rang de simple film à scandale. Encensé par quelques-uns, vilipendé par plusieurs, surtout en raison du réalisme et du caractère extrême de deux des séquences de cette histoire de vengeance meurtrière et de viol narée à rebours, **Irréversible** suscite des réactions d'une violence comparable à celle qu'il met en scène. Or, **Irréversible** est loin d'être le pétard mouillé que laissent entendre certains commentaires émis à propos du film. Seulement, jusqu'ici cette polémique semble avoir occulté la mise en perspective nécessaire de la réception d'**Irréversible**, de sa structure et de sa valeur esthétique.

En fait, il faut avouer que la polémique dénonce davantage les présupposés qui sous-tendent les mœurs actuelles et notre rapport à l'art qu'elle ne révèle quoi que ce soit sur l'œuvre. Ainsi, **Irréversible** est loin d'être le premier film à mettre en scène un viol de manière aussi réaliste. Non moins dérangeants sont ceux de **Mourir à tue-tête** (1979), d'Anne Claire Poirier, ou de **L'Amour violé** (1977), de Yannick Bellon. Le grand tort de Noé, du moins celui que lui imputent, consciemment ou non, ses détracteurs, c'est de n'avoir ni « esthétisé » ni « dénoncé », comme les deux autres, cette violence qu'il expose. Une œuvre d'art ne devrait qu'être « divertissante », « inoffensive » et « belle ». L'art n'a pourtant jamais été réduit à une exploration du beau et du sublime, il suppose également celle du laid, du dérangeant, etc. La première mise en perspective consiste donc à inscrire **Irréversible** au sein des œuvres considérées « obscènes » qui jalonnent l'histoire des arts.

La seconde suppose son inscription dans la perspective plus spécifique de l'histoire du 7<sup>e</sup> Art, où **Irréversible** ne fait pas figure de nouveauté, mais s'inscrit à mi-chemin entre les **Salo ou les 120 jours de Sodome**, **The Clockwork Orange**, etc. et les **Natural Born Killers**, **Baise-moi**, etc. Moins achevé que les premiers, tant au niveau de la forme que du discours, **Irréversible** n'est toutefois en rien comparable à **Baise-moi**, ne serait-ce qu'en raison de ses qualités techniques et structurelles. Fort louable exercice de style,

**Irréversible** est construit selon un principe de réversibilité mené avec beaucoup de talent, que ce soit sur le plan de la narration ou de la mise en scène. Au fil des plans-séquences, on remonte progressivement le temps, l'adéquation entre le fond et la forme se précise : de la fureur meurtrière au bonheur idyllique en passant par la peur qui pétrifie, la complexité des propos, des cadrages, des images et de la bande-son se simplifie; le rythme ralentit; l'on passe graduellement de l'obscur au clair, calquant, à l'aide des moyens techniques, l'état d'esprit des personnages. Plus que simple artifice narratif, le principe de réversibilité altère la perception de l'histoire par le spectateur : le bonheur est larvé. Aussi étonnant soit ce savoir-faire technique de Noé, reste qu'il gagnerait à être plus subtil.

La polémique entourant **Irréversible** suppose que la violence est « l'objet » du film, que le réalisateur, puisqu'il ne la dénonce pas, la cautionne. Or, il me semble indispensable d'envisager différemment la question. Il faut, à mon avis, voir la violence non pas comme objet mais moyen utilisé par le cinéaste afin de réaliser son projet esthétique. Elle ne peut plus être considérée comme « gratuite » mais participant d'une stratégie de production de sens et dévoilant une vision du monde peu reluisante. Un peu comme Haneke et Houellebecq, Noé programme le dégoût et l'écœurement du spectateur qui se voit alors forcé de devenir actif, d'élaborer une réflexion non seulement sur la violence qu'il observe, mais sur la notion de représentation. Dans la première partie, les conventions usuelles sont bafouées : les images sont floues, les cadrages donnent le tournis, les dialogues sont inaudibles et/ou télescopés, etc. On peut observer la même chose dans la deuxième partie, tandis que le couple Belluchi-Cassel s'improvise une vie et une intimité fictives, et où la frontière entre réel et représentation se brouille.

Ultimement, ce qui est intolérable, dans **Irréversible**, c'est peut-être moins la violence que la position du spectateur. Comme Haneke, Noé, dans son œuvre (**Carne, Seul contre tous**), semble interroger le rapport entre « réel », « représentation » et « violence ». C'est parce que les images noires, vacillantes, floues indisposent le spectateur que ce meurtre devient encore plus insoutenable pour lui, parce que le plan fixe fait suite à la fureur meurtrière que peignent la caméra et le montage qu'il n'a plus le loisir d'observer passivement les images qui défilent à l'écran. Il est alors d'autant plus éloquent et révélateur des habitudes de réception des spectateurs que, au moment même où apparaît une ombre furtive à l'arrière plan, pendant la séquence du viol, certains se refusent à regarder, se lèvent et se dirigent vers la sortie, adoptant justement cette position passive, voire lâche, du passant qui s'éclipse aussi furtivement qu'il est apparu, ce qui constitue sans doute l'un des moments les plus insoutenables et violents du film, parce qu'il nous prend à partie, à la fois en tant que spectateur et comme être humain.

Dominique Pellerin

France 2002, 95 minutes — Réal. : Gaspar Noé — Scén. : Gaspar Noé — Photo : Gaspar Noé — Mont. : Gaspar Noé — Mus. : Thomas Bangalter — Son : Marc Boucrot, Valérie Deloof, Jean-Luc Audy — Déc. : Alain Juteau — Cost. : Laure Culkovic — Int. : Monica Belluchi (Alex), Vincent Cassel (Marcus), Robert Dupontel (Pierre), Philippe Nahon (Philippe), Jo Prestia (Le Tenia) — Prod. : Christophe Rossignon, Richard Grandpierre — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.